

ÉCRIRE UNE VIE DE JÉSUS AUJOURD'HUI

Daniel MARGUERAT

La figure de Jésus est à la mode. La recherche historique permet d'en préciser quelques traits. S'il faut renoncer à tracer une biographie précise, nous disposons de sources fiables. Deux traits sont mis en relief : sa pratique de guérison et son inscription dans le judaïsme. Mais cette dernière est particulière par sa mise en question des règles de pureté : l'amour d'autrui l'emporte sur toute autre considération légale.

Jésus est à la mode. Alors que la chrétienté, du moins dans ses institutions historiques, se découvre fatiguée en ce XXI^e siècle commençant, sa figure fondatrice est l'objet d'une attention grandissante. Historiens, écrivains, journalistes, cinéastes, un pape même, proposent leur vision de Jésus de Nazareth. Autrefois chasse gardée des théologiens, la quête du Jésus de l'Histoire est désormais largement ouverte. On dira, pour aller vite, que dorénavant « Jésus est à tout le monde ».

Aux États-Unis surtout, la recherche s'est emballée depuis les années 1980. Les recherches conduites pour retrouver le « vrai Jésus » ont produit un Jésus révolutionnaire, un Jésus hippie, un Jésus rabbi, un Jésus prophète, un Jésus médecin, un Jésus guérisseur charismatique, un Jésus féministe, un Jésus homosexuel, un Jésus philosophe... À quel portrait se fier ? On aurait pu penser que, depuis deux millénaires, tout avait été dit, écrit, discuté, prêché à son sujet. Mais non. L'intérêt croît dans le public à la mesure de cette efflorescence de propositions, toutes n'ayant pas le sérieux requis. Force est de constater que, deux mille ans après, l'énigme Jésus résiste toujours. Le signa-

taire de cet article, auteur d'une *Vie et destin de Jésus de Nazareth* qui vient de paraître, tente ici de mesurer les enjeux de l'entreprise : à quels défis est confrontée l'écriture aujourd'hui d'une *Vie de Jésus* ?

Une histoire sulfureuse

Il faut se rappeler que la quête du Jésus de l'Histoire – on entend par là la reconstitution de la vie du Nazaréen en deçà des témoignages anciens qui subsistent de lui – a derrière elle un passé sulfureux. On installe le plus souvent Hermann Samuel Reimarus (1694-1768), un spécialiste allemand de langues orientales, dans la figure du pionnier. C'est oublier qu'il a eu des prédécesseurs parmi les déistes anglais et français en la personne de John Locke, Jean Meslier ou John Toland¹. Tous soupçonnaient que Jésus n'était pas ce que la dogmatique ecclésiastique et déjà les évangiles avaient fait de lui. Le propos de Reimarus était explosif, au point qu'il ne fut publié qu'après sa mort, en 1778 : *Von dem Zwecke Jesu und seiner Jünger* (« Le dessein de Jésus et de ses disciples »). Sa thèse : la prédication de Jésus, qui annonçait la venue imminente d'un Royaume messianique, a été brutalement interrompue par son exécution ; pour surmonter ce qu'ils considéraient comme un fiasco, ses disciples ont inventé la théorie de sa mort expiatoire et la fable de sa résurrection. Pour la première fois, de manière systématique, un savant comparait les évangiles, mettait leurs divergences à l'épreuve de la critique historique et appliquait la théorie du complot pour rétablir les faits dans leur « vérité ».

Les travaux de Reimarus ont inauguré une longue série de travaux dont la commune finalité, au XIX^e siècle, était de démontrer que le christianisme se basait sur une imposture. Le récent livre de Michel Onfray, *Décadence*, en est un avatar². Dans l'ère francophone, on a en mémoire le succès faramineux de la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan (1863)³ : à la fin de l'année 1864, 168 000 exemplaires du livre avaient été vendus, un chiffre phénoménal pour l'époque. À titre de comparaison, *L'assommoir* de Zola (1877), considéré comme un succès de

1. Mauro Pesce a fait l'inventaire de ces prédécesseurs : « The Beginning of the Historical Research on Jesus in Modern Age », dans Caroline Johnson Hodge et Saul M. Olyan (éds), *The One Who Sows Bountifully. Essays in Honor of Stanley K. Stowers*, Society of Biblical Literature, Atlanta, 2013, pp. 7788.

2. M. Onfray, *Décadence*, Flammarion, 2017.

3. Ern. Renan, *Vie de Jésus* (1863), Gallimard, « Folio classique », n° 618, 1974.

librairie, mit cinq ans à atteindre les 100 000 exemplaires. L'émoi soulevé par le succès de Renan provoqua la parution d'innombrables pamphlets, majoritairement de la part de théologiens catholiques; en juin 1864, un bibliothécaire de Dijon en comptabilisait déjà 214 ! Les thèses de Renan sont sujettes à caution, et j'y reviendrai; ce que ses détracteurs de l'époque n'ont pas compris, toutefois, c'est que Renan ne cherchait pas à détruire le Jésus de la foi, mais à présenter un Jésus adapté à la modernité rationaliste de son temps. Renan n'était pas un blasphémateur, mais un apologiste de Jésus.

Deux renoncements

Où en est-on aujourd'hui ? La recherche a évolué, ses procédures se sont affinées, sa documentation s'est étoffée, son ambition est devenue plus modeste. Certes, on trouve et on trouvera toujours sur le marché des brûlots lancés par des historiens amateurs (j'éviterai par pudeur de les nommer ici). Mais, au chapitre de sa plus grande modestie, on peut considérer aujourd'hui qu'après plus de deux siècles de labeur, la quête du Jésus de l'Histoire a enregistré deux acquis sous forme de renoncements.

Le premier renoncement tient à la biographie de Jésus : la chronologie de sa vie ne nous est plus accessible. En effet, les souvenirs des témoins ont été préservés par une mémoire orale qui, le plus souvent, n'a pas retenu les circonstances des événements. Les paroles ou les gestes de Jésus étaient considérés comme plus importants que les circonstances de leur effectuation. Nous pouvons faire confiance à l'évangéliste Marc : l'essentiel de l'activité de Jésus s'est déroulé en Galilée, avant sa montée à Jérusalem où se termina sa vie. Quant au reste, personne n'est en mesure de localiser historiquement ou géographiquement la plupart des propos de Jésus – si tant est, d'ailleurs, qu'il ne les prononça qu'une seule fois, le contraire étant plutôt vraisemblable. À part donc certains matériaux nettement rattachés à la Galilée ou à Jérusalem, le cadre biographique est perdu. Les évangélistes, Marc en premier lieu, ont dû reconstituer un cadre narratif à leur vie de Jésus. L'historien qui proposerait aujourd'hui une biographie de Jésus, année après année, ferait preuve de fantaisie plus que de sérieux.

Le second renoncement tient à l'appellation « vrai Jésus ». Les pionniers du XIX^e siècle ambitionnaient d'extraire Jésus de la gangue

dogmatique dans laquelle l'avaient enveloppé les évangiles pour extraire un « pur » Jésus, lavé de toute déformation croyante. Albert Schweitzer (1875-1965) a fait claquer un verdict rédhibitoire, en 1906 : les auteurs qui font abstraction de la narration évangélique interprètent les faits à leur guise pour façonner le Jésus qui leur convient. Depuis, notre conception de l'Histoire a évolué. Avec Henri-Irénée Marrou, Raymond Aron, Paul Veyne et Paul Ricœur, nous avons pris conscience des limites de toute enquête historique. Nous savons mieux qu'hier que toute description du passé est une reconstruction, et que l'examen le plus objectif des sources à notre disposition demeure conditionné par le regard de celui ou de celle qui les examine. « La théorie précède l'histoire. »⁴ L'objectivité en histoire doit être considérée pour ce qu'elle est : un fantasme intellectuel. Conséquence : la prétention de livrer le « vrai Jésus » doit être laissée à la littérature de kiosque. L'historien de Jésus, s'il est honnête, limitera sa prétention à reconstruire un Jésus possible, un Jésus probable, vraisemblable même. On n'attendra pas de lui qu'il livre un Jésus « objectif », mais un Jésus dont le portrait a été minutieusement contrôlé par l'analyse rigoureuse des sources. Les travaux de l'anthropologue Jan Assmann nous confirment dans ce sens : la lecture des sources, dit-il, ne nous met pas en contact avec le passé comme tel (les *bruta facta* chers au positivisme), mais avec un passé déjà interprété. Les traditions anciennes auxquelles nous avons accès nous livrent une vision du passé structurée par un agenda culturel et religieux. Car le passé « n'est pas un donné objectif, mais une reconstruction collective »⁵. Encore une fois, même la critique la plus serrée des textes évangéliques ne nous met pas en présence des faits « tels qu'un observateur extérieur les aurait perçus », mais nous livre des témoignages façonés par la mémoire collective des premiers chrétiens.

Ces deux préalables méthodologiques étant posés, quoi de neuf aujourd'hui dans la quête du Jésus de l'Histoire ? Je retiens trois champs : la documentation à notre disposition, l'activité thérapeutique de Jésus et son rapport au judaïsme.

Une riche documentation

4. R. Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Gallimard, 1986, p. 93.

5. J. Assmann, *Religion und kulturelles Gedächtnis. Zehn Studien* (Beck'sche Reihe 1375), Beck, München, 2007 (3e réédition), p. 115.

Disons-le tout de suite : sur aucun personnage de l'Antiquité, nous ne sommes si tôt et si abondamment renseignés que sur Jésus de Nazareth, avec une exception. Le seul à concurrencer Jésus sur le terrain de la profusion et de la précocité de l'attestation documentaire est Alexandre le Grand, mort à Babylone en 323 avant Jésus-Christ. Quatre biographies de ce fabuleux personnage ont été écrites dans les vingt ans suivant sa mort par Callisthène (neveu d'Aristote), Onésicrite, Néarque et Ptolémée (l'un de ses généraux). D'autres *Vies* d'Alexandre ont suivi plus tard.

Pour ce qui est de Jésus, nous disposons de quatre évangiles canoniques composés entre trente-cinq ans (Marc) et soixante-cinq ans (Jean) après sa mort, survenue en l'an 30. Une attestation plus précoce nous est accessible : les lettres de l'apôtre Paul, datées de 50 à 58. Encore plus précoce : la Source des paroles de Jésus, dite « source Q », que les chercheurs ont partiellement reconstituée sur la base des matériaux communs à Matthieu et à Luc. On devine derrière cette source la situation de petites communautés chrétiennes de Syro-Palestine dans les années 40-50, animées par des missionnaires itinérants qui les exhortaient à se conformer à ce qu'avait vécu le groupe des premiers disciples. Plus intéressés au style de vie qu'à la biographie du Maître, ces missionnaires furent les porteurs de la Source. En l'an 2000 est parue une édition critique de cette Source, comptant 214 versets ou fragments de versets, plus 95 incertains, au total 300 versets correspondant à un petit tiers de l'évangile de Matthieu⁶. Ils contribuent massivement au Sermon sur la montagne (Matthieu 5 – 7 ; Luc 6,20-49). On mesure l'importance de cette Source, puisqu'elle constitue le premier dépôt perceptible de l'image de Jésus, dans les vingt années qui ont suivi sa disparition. Mais, prenons garde : ancien ne veut pas forcément dire plus authentique ; l'image de Jésus qui s'y profile est déjà une figure interprétée. Pour autant, la Source nous révèle un « autre » Jésus : exigeant, vindicatif, tranchant, sans compromis, qui nous change du portrait des évangiles. On devine déjà que Matthieu et Luc, combinant plusieurs traditions, ont voulu amender le portrait rugueux que livrait la Source.

Le XX^e siècle a été le siècle de la (re)découverte des apocryphes

6. Paul Hoffmann, John S. Kloppenborg et James McConkey Robinson (éds), *The Critical Edition of Q*, Fortress Press – Peeters, Minneapolis et Leuven, 2000. Présentation abrégée en français : Frédéric Amsler, *L'Évangile inconnu. La Source des paroles de Jésus*, Labor et Fides, « Essais bibliques », n° 30, 2006 (réédition).

chrétiens. On appelle de ce nom les écrits non retenus parmi les vingt-sept livres du Nouveau Testament, soit parce que l'Église n'en a pas voulu, soit parce qu'ils étaient tardifs. Stabilisé pour l'essentiel vers 200, le canon fut définitivement arrêté en 450. L'apport de la littérature extra-canonique à la connaissance historique du Nazaréen est très discuté. *L'Évangile de Thomas*, l'un des trésors de la bibliothèque copte de Nag Hammadi découverte en 1945, nous livrerait-il une tradition plus ancienne que l'évangile de Marc ? *L'Évangile de Judas*, dont la publication en 2006 a été retentissante, nous révèle-t-il le « vrai » Judas complice et ami de Jésus ? Sur ce terrain, où la recherche du sensationnel guette les chercheurs, je dirai que l'historien doit se prémunir des positions tranchées. Ni le refus forfaitaire de ces écrits (John Paul Meier), ni leur encensement (John Dominic Crossan) ne sont scientifiquement justifiés⁷. Le jugement doit être pris au cas par cas. Sans pouvoir ici entrer dans le détail⁸, j'indique que la lecture des fragments d'évangiles judéo-chrétiens (*Évangile des Nazaréens* ou *des Ébionites*) est historiquement plus fructueuse que celle des évangiles coptes plus tardifs. Quant à *l'Évangile de Thomas*, il réserve quelques pépites qui ont échappé aux évangiles canoniques.

Mais, objectera-t-on, la documentation ancienne sur Jésus est-elle uniquement d'origine chrétienne ? Il est vrai que les historiens gréco-romains ne se sont pas intéressés à l'histoire du Nazaréen. Leurs chroniques narrent les épopées militaires ou les succès politiques des empereurs ; en quoi la vie et la mort d'un obscur rabbi dans une obscure province de l'Empire avaient-elles de quoi retenir leur attention ? Ils ne commencent à s'intéresser à l'homme de Nazareth qu'à partir du moment où le mouvement de ses adeptes fait du bruit. Tacite, Suétone et Pline le Jeune se moqueront alors de la pernicieuse superstition (*exitibilis superstitio*) chrétienne. Au II^e siècle, Mara bar Sérapion et Lucien de Samosate feront référence à la mort ignominieuse du Nazaréen.

À ce dossier, on ajoutera le fameux « témoignage flavien », œuvre de Flavius Josèphe dans son *Livre des antiquités juives* (18,63-64). Son mini-portrait de Jésus en « homme sage » et « faiseur de prodiges, maître de ceux qui reçoivent avec plaisir des vérités » est très précieux,

7. J. P. Meier, *Un certain Juif, Jésus. Les données de l'histoire*, I Cerf, « Lectio divina », 2004, pp. 71-99. J. D. Crossan, *The Historical Jesus. The Life of a Mediterranean Peasant*, HarperSanFrancisco, San Francisco, 1991, pp. XI-XXVI et 427-450.

8. Je renvoie à mon livre : *Vie et destin de Jésus de Nazareth*, Seuil, 2019, pp. 35-42.

puisqu'il est le seul témoignage non chrétien du premier siècle sur Jésus de Nazareth. Épuré de ses gloses chrétiennes, il contient un noyau assurément authentique.

Cet inventaire des sources documentaires est rendu aujourd'hui nécessaire par la renaissance (chez le même Onfray) de la théorie mythiste de la non-existence de Jésus⁹. L'abondance, la diversité et la qualité des témoignages anciens ne laissent aucune chance à cette théorie. La question n'est pas de savoir si Jésus a existé, mais *quel Jésus* a existé.

Faut-il ajouter à la trace textuelle la trace de pierre ? L'archéologie en Palestine ces vingt dernières années nous livre des trouvailles. Deux exemples : l'exhumation de synagogues du temps de Jésus (on croyait que le bâtiment synagogue était postérieur à l'an 70) et de nombreux bassins d'ablution rituelle, les *mikvaot* (prouvant la fréquence des rites de purification).

Jésus le guérisseur

Pour Renan, qui écrit sa *Vie de Jésus* au temps du rationalisme triomphant, « les miracles sont de ces choses qui n'arrivent jamais ; les gens crédules seuls croient en voir »¹⁰. On sourit aujourd'hui devant un tel aplomb. Au XXI^e siècle, l'acceptation des techniques scientifiques les plus sophistiquées ne contredit nullement la croyance aux phénomènes paranormaux. Les pratiques dites paramédicales (guérisseurs, chamanes) sont entrées dans la culture. Mais surtout, Renan est totalement contredit par la critique historique. Les chercheurs considèrent actuellement que la pratique thérapeutique de Jésus est l'un des éléments historiquement les plus sûrs de son activité. Plusieurs indices concourent à ce constat. Le nombre est imposant : vingt-sept miracles recensés, sans compter les récits collectifs (« Il guérit de nombreux malades souffrant de maux de toutes sortes et il chassa de nombreux démons » ; Marc 1,34). Les récits de miracles bénéficient de l'attestation multiple, à savoir qu'ils sont rapportés par plusieurs sources indépendantes (Marc, Source des paroles, Jean, évangiles apocryphes, sources juives). En outre, Jésus a transmis sa

9. Sur la thèse mythiste, Bart D. Ehrman, *Did Jesus Exist ?*, HarperOne, New York, 2013, pp. 177-264.

10. Ern. Renan, *Vie de Jésus* (1863), *op. cit.*, p. 38.

pratique thérapeutique à ses disciples (Luc 10,9) et les premiers chrétiens l'ont poursuivie après lui.

De son temps, l'homme de Nazareth ne fut certes ni le premier, ni le seul en Palestine à faire des miracles. Le doute n'est pas permis: Jésus fut un guérisseur charismatique doué et ses dons paranormaux lui ont valu un net succès populaire. Ses actes miraculeux sont de divers types: guérisons, exorcismes, revivifications de morts et miracles sur la nature. Les exorcismes sont particulièrement intéressants. Dans un monde antique où la croyance aux esprits et aux démons fait partie de la vie, ils sont un phénomène familier (pensons à l'ethnopsychiatrie de Tobie Nathan). On attribue à l'influence d'esprits maléfiques l'ivrognerie, la débauche ou de fortes douleurs, mais aussi et surtout les troubles de la personnalité. L'exorciste s'engage alors dans une lutte à mort contre la puissance démoniaque qui envahit la personne humaine; c'est le combat cosmique contre les puissances hostiles à Dieu qu'il conduit. C'est ainsi que Jésus est le seul, dans le judaïsme de son temps, à considérer ses miracles comme le signe de la présence du Royaume: « Si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, alors le règne de Dieu vient de vous atteindre » (Luc 11,20).

Les mentions de l'activité d'exorcisme de Jésus sont fréquentes¹¹. Comment expliquer un taux si élevé? Crossan a rapproché cette fréquence de la situation des sociétés colonisées, en Afrique notamment¹². En effet, dans ces sociétés occupées comme l'était la Palestine par une puissance étrangère, les cas de possession démoniaque se sont multipliés. Tout se passe comme si l'aliénation de la culture et de la religion autochtones par une culture étrangère se cristallisait, à l'échelle de l'individu, par un phénomène d'aliénation personnelle. Autrement dit: l'individu incorpore en lui la dissociation socioculturelle que vit son milieu, dépossédé de son identité par un pouvoir dominant. La multiplication des exorcismes dans l'activité de Jésus trahit un même état de psychopathologie. Le besoin élevé d'exorcismes répond donc à la détresse socioculturelle du pays d'Israël.

11. Mc 1,23-28 (parallèles Lc 4,33-37); Mc 5,1-20 (par. Mt 8,28-34 et Lc 8,26-39); Mc 7,24-30 (par. Mt 15,21-28); Mc 9,14-29 (par. Mt 17,14-21 et Lc 9,37-43); Mt 9,32-34 (par. Lc 11,14). Ajoutons les brèves mentions de Mc 1,34.39; Mc 3,11-12; Lc 7,21; Lc 8,2; Lc 13,32 et Mc 3,22-23.

12. J. D. Crossan, *The Historical Jesus. The Life of a Mediterranean Peasant*, HarperSanFrancisco, San Francisco, 1991, pp. 313-318.

Jésus le Juif

Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, il a fallu attendre les années 1980 pour que les chercheurs réalisent que Jésus était juif à 100 %. Nul n'ignorait auparavant que l'homme de Nazareth était né dans une famille juive, qu'il lisait la *Torah* et fréquentait les synagogues. Mais les conséquences de cette immersion n'avaient pas été tirées. Plus exactement, on pensait que Jésus était venu rompre avec sa religion d'origine. Il a fallu l'onde de choc déclenchée par la Shoah pour provoquer la prise de conscience de la totale judaïté du Nazaréen. Le nom d'Ed Parish Sanders et son livre *Jesus and Judaism* sont à l'origine de cette révolution copernicienne¹³.

Sanders a dénoncé une lecture caricaturale du judaïsme du I^{er} siècle, enfermé dans l'image d'un rigorisme monolithique alors qu'il constituait un ensemble chatoyant de diversité. Entre pharisiens, sadducéens, esséniens et baptistes, le judaïsme du Second Temple, plaide ce chercheur, était un monde riche d'une multiplicité de courants en discussion les uns avec les autres. Bref, le débat (incontestable) de Jésus avec ses contemporains n'a pas été un débat *contre* le judaïsme, mais *à l'intérieur* du judaïsme. Nous réalisons maintenant que lorsqu'il transgresse la règle sabbatique pour guérir un malade, Jésus ne rompt pas avec le judaïsme mais entre dans un débat ouvert de son temps. Bref, nous assistons à une complète rejudaïsation du Jésus de l'Histoire. Qu'on le comprenne comme un Juif marginal (John Paul Meier) ou comme un Juif central (André Lacocque)¹⁴, on ne considère plus le Nazaréen comme un prototype de chrétien.

Le dernier mot est-il tombé ? Pas encore. Car la recherche avance, comme le balancier d'une horloge, d'un extrême à l'autre. Autant sa « protochristianisation » est à répudier, autant la judaïsation radicale du Nazaréen est insatisfaisante. Car elle laisse béante la question : pourquoi les autorités religieuses de son temps ont-elles considéré qu'il représentait un danger mortel ? Il n'est pas recommandé d'occulter la crise que l'activité et la prétention de Jésus ont déclenchée chez ses contemporains. Il nous faut donc relire attentivement les récits de controverse, qui font état du débat engagé par Jésus sur l'interpréta-

13. Ed P. Sanders, *Jesus and Judaism*, SCM, Londres, 1985.

14. L'ouvrage monumental de John Paul Meier, *Un certain Juif, Jésus. Les données de l'histoire*, cinq volumes parus aux éditions du Cerf, dans la collection « Lectio divina », entre 2004 et 2018, a pour titre original anglais *A Marginal Jew* (« Un Juif marginal »). André Lacocque a publié récemment, en réponse : *Jésus, le juif central* Cerf, « Lire la Bible », n° 194, 2018 (original anglais de 2015).

tion de la *Torah*. Car ils témoignent à la fois de son immersion dans sa culture et de sa singularité.

J'en prends deux exemples¹⁵. Le premier est son résumé de la Loi dans le double commandement d'amour : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force » (Deutéronome 6,5) et « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Lévitique 19,18). Est-ce original de le dire ? Des propos analogues se lisent au Ier siècle dans la *Lettre d'Aristée*, chez Philon d'Alexandrie, chez Flavius Josèphe et chez le grand Hillel. Chercher le sommaire de la Loi (le *kelal*, disent les rabbis) est dans l'air du temps. Mais l'originalité de la sagesse du Nazaréen est ailleurs : dans sa définition du prochain et dans la force de frappe qu'il donne au commandement d'amour. D'une part, contrairement à la tradition juive, la définition du prochain est illimitée et inconditionnelle (Matthieu 5,43-44). D'autre part, élever Lévitique 19,18 à la hauteur de l'amour dû à Dieu ne se lit nulle part ailleurs. Ce qui conduit Jésus à déclarer ce que même un Hillel ne s'est pas permis : l'amour d'autrui est d'une telle urgence qu'il invalide toute autre prescription de la *Torah*.

Le second exemple est le dédain de Jésus à l'égard des règles de pureté. Cette parole a dû résonner comme un coup de tonnerre : « Il n'y a rien d'extérieur à l'homme qui puisse le rendre impur en pénétrant en lui, mais ce qui sort de l'homme, voilà ce qui rend l'homme impur » (Marc 7,15). La multiplicité des *mikvaot* exhumés par les archéologues dit l'importance des rituels de pureté, corporelle ou alimentaire, dans le judaïsme du Second Temple. Car, avec la sauvegarde de la pureté, il y allait du maintien de la sainteté du peuple choisi. Or, Jésus affirme que la souillure ne réside pas dans ce qui vient à l'individu, mais dans ce qui émane de lui. Jésus relativise le rituel alimentaire en déplaçant le lieu de l'impureté : ce sont désormais les paroles et les gestes reliant l'individu à son milieu qui décident de sa pureté ou de sa souillure. Ce faisant, le Nazaréen contredit la logique inhérente à la définition pharisienne de la pureté. Car les pharisiens, avec le reste d'Israël, avaient une conception défensive de la pureté : il faut se prémunir de toute souillure externe. La conception défensive de la pureté veut que l'élimination de la souillure précède, comme un indispensable préalable, le rétablissement de la communion. La sentence de

15. On trouvera l'argumentation détaillée dans *Vie et destin de Jésus de Nazareth*, Seuil, 2019, pp. 145-170.

Jésus attaque cette conception défensive.

Parlant de ce déplacement, l'exégète allemand Klaus Berger a remarqué avec raison que Jésus passait d'une conception défensive à une conception offensive de la pureté. La pureté défensive est « une qualité passive qu'il s'agit seulement de préserver, et qui toujours à nouveau doit être défendue », tandis que la pureté offensive « est une pureté qui se propage à partir de celui qui en est le porteur, qui est contaminante, qui peut rendre l'impur pur, qui se répand et qui est expansive »¹⁶. Ce n'est plus désormais l'impureté (de l'autre) qui est contagieuse, c'est la pureté (de soi) qui devient contagieuse. On pourrait mieux dire en parlant du passage d'une pureté *exclusive* à une pureté *inclusive*. Le Nazaréen procède en effet à un complet retournement de définition : le rapport à autrui n'est plus stigmatisé comme un risque potentiel de souillure, mais comme le lieu où le croyant est appelé à concrétiser sa pureté sainteté.

Néfaste pour la foi ?

Un mot, pour terminer. On entend dire que la recherche sur le Jésus de l'Histoire est dangereuse pour la foi chrétienne. Que le travail des historiens sape inutilement les bases d'une croyance bimillénaire. Est-ce vrai ? Il est incontestable que certains résultats de la recherche historique peuvent dérouter. Quand il apparaît que l'homme de Nazareth n'a jamais revendiqué les titres (« Messie », « Fils de Dieu ») que lui décernent les évangiles, il y a de quoi faire tousser. Quand on apprend que Jésus a eu un mentor spirituel, une image traditionnelle se fendille. Certes, le portrait auquel m'ont conduit mes propres recherches ne correspond pas à l'imagerie d'Épinal. Mais la quête du Jésus de l'Histoire n'est pas néfaste par définition. Elle confère plutôt de l'épaisseur à l'humanité du Nazaréen. Elle fait quitter un Jésus ressassé pour découvrir une figure peu connue, plutôt intrigante. Ses résultats obligent à réviser la mémoire des origines, mais ne la détruisent pas.

Le travail historien n'asphyxie pas la croyance : il participe à son intelligence et à sa structuration, et ce n'est pas un mince service qu'il

16. Klaus Berger, « Jesus als Pharisaer und frühe Christen als Pharisaer », *Novum Testamentum*, n° 30, 1988, pp. 231-262, citation p. 240. Voir aussi Christian Grappe, « Jésus et l'impureté », *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, n° 84, 2004, pp. 393-417.

lui rend. Le savoir historique a toujours été l'antidote intellectuel des fondamentalismes. La quête du Jésus de l'Histoire conduit le lecteur et la lectrice à mieux comprendre pourquoi la figure de Jésus de Nazareth continue à fasciner l'Humanité, croyante ou non.

Daniel MARGUERAT



Retrouvez le dossier « **Mondialisation culturelle** »
sur www.revue-etudes.com